

Joël Pommerat explique le « fantasme du vrai » qui guide « Contes et Légendes », sa nouvelle pièce

Le dramaturge présente au théâtre Nanterre-Amandiers son dernier spectacle dans lequel dix comédiennes incarnent des enfants, garçons et filles, et des robots.



Joël Pommerat, en juillet 2013. DAVID BALICKI

Joël Pommerat revient sur les scènes françaises, après le succès de *Ça ira (1) Fin de Louis*, son spectacle sur la Révolution française, créé en 2015 et qui a tourné à travers le monde pendant quatre ans. Ce retour a lieu avec une création en apparence aux antipodes : futuriste, modeste dans sa forme, portée par d'autres comédiens que ceux de sa troupe habituelle.

Après « Ça ira (1) Fin de Louis », qui couvre la période allant de 1787 à 1791, on attendait « Ça ira (2) ». Pourquoi êtes-vous parti sur un tout autre projet ?

Parce que je n'étais pas prêt à envisager une suite. Pour des raisons de fatigue, d'abord. *Ça ira* a été un processus très lourd. Et puis cette « suite », c'est un peu un piège. Si j'envisage de faire *Ça ira (2)* un jour, il faudra trouver une forme totalement renouvelée. Dans ce numéro 2, il s'agirait de traiter de la période mythologique allant de 1791 à 1795, autrement dit celle de la Terreur, qui est encore plus compliquée à représenter que la précédente. Evidemment, quand j'y pense, je me dis que cela aurait du sens de le faire aujourd'hui. Mais, pour le moment, je n'ai pas trouvé la forme.

 Lire aussi | **Théâtre : la Révolution de 1789 à l'heure des « gilets jaunes »**

Quand je vois la plupart des œuvres portant sur cette période, j'ai un sentiment de trahison, d'instrumentalisation. Le *Danton* d'Andrzej Wajda, notamment, est emblématique à cet égard : ce film fausse complètement le réel, de manière très manichéenne, pour en faire une critique de l'idéalisme communiste. Je n'aimerais pas être malhonnête intellectuellement avec la réalité historique. Je n'ai pas renoncé à l'idée de créer *Ça ira (2)*, de reprendre un travail à partir des archives. J'en ressens l'intérêt pour moi et pour notre époque. Mais il faudra du temps.

Comment êtes-vous passé de *Ça ira* à la création d'un spectacle d'anticipation mettant en scène des adolescents et des robots humanoïdes ?

Après *Ça ira*, je me suis demandé si j'avais envie de continuer le théâtre. Pour la première fois, le plaisir avait disparu. Alors je suis parti faire des choses différentes, et notamment travailler avec des détenus de la maison d'arrêt d'Arles (*Le Monde* du 18 octobre 2019). L'expérience était d'une tout autre nature, elle entraînait d'autres enjeux, elle impliquait le retour aux fondamentaux du théâtre, que j'ai tant aimés à mes débuts.

 Lire aussi | **Théâtre : joué par des détenus, Marius s'évade à la prison des Baumettes**

Les interprètes des adolescents et des robots, dans le spectacle, sont de jeunes comédiennes inconnues. Comment les avez-vous rencontrées ?

Depuis quelques années, j'organise des ateliers de recherche, avec des comédiens et des comédiennes qui me sollicitent. J'en ai mené deux pour préparer cette création, au terme desquels j'ai retenu dix comédiennes. Ce ne sont pas des amateurs, mais des jeunes femmes qui ont entre 26 et 32 ans et qui ont déjà un parcours théâtral.

Dans cette question de la part construite, il y a celle du genre, de la manière dont la virilité se compose, que vous sondez en faisant jouer tous les rôles, filles comme garçons, par des actrices. Pourquoi ?

C'est justement le fait que le genre masculin soit incarné par des femmes qui fait sens pour moi. Même si le spectateur ne le perçoit pas directement, inconsciemment un trouble s'installe. On est au théâtre, on fait une expérience. Le fait d'incarner le genre masculin quand on a été socialisé dans un autre genre demande une vraie action de construction : il faut « faire » le garçon, et du coup « faire » la fille. Cela ne va plus de soi et révèle cette construction sociale. Cette pièce n'aurait pas de sens pour moi si elle était jouée par des garçons.

J'ai travaillé à l'opéra, aussi, j'ai avancé sur ce chemin de la complicité entre théâtre et musique. Le désir de théâtre est revenu avec celui de mettre en scène des enfants. C'est ce qui a été premier. Les robots sont arrivés comme une digression au départ, puis ils sont devenus importants. L'écriture s'est développée autour de cette question de l'humanité artificielle. L'acte fondateur de mon théâtre, c'est le travail avec les interprètes. C'est à partir d'eux que se pose la question de comment « ça » parle, de savoir d'où vient la parole.

📖 Lire aussi | Des pièces de bonne composition : acteurs et musiciens investissent ensemble les planches

Le mot de « dystopie », très à la mode, vous convient-il pour cette pièce que vous situez dans un futur relativement proche ?

Non, je préfère « anticipation » ou « science-fiction ». En fait, ce n'est pas très différent de *Ça ira*, mais dans l'autre sens temporel : il s'agit d'intégrer un élément fictionnel à une société qui ressemble à la nôtre.

Comment sont arrivés dans votre texte les robots humanoïdes ?

Par la même nécessité que celle que j'ai éprouvée par rapport à l'enfance : me confronter à l'incarnation de cette réalité. Comment représenter le faux, le vide, l'artificiel, au théâtre, royaume du faux et de l'artificiel dans lequel je cherche naïvement, depuis le début, la justesse, la crédibilité, la vérité. Sans être dupe.

Le défi, c'était de chercher la justesse du faux, de creuser cet antagonisme-là. C'est une question avant tout profondément théâtrale. Le théâtre, pour moi, c'est chercher, et donner à voir de quoi nous sommes faits, entre l'intérieur et l'extérieur. L'articulation entre la construction sociale des individus et la construction de créatures inventées est intéressante, elle conduit à s'interroger sur le fantasme du vrai chez les êtres vivants.

Comme toujours, le texte n'était pas écrit au départ. Nous avons travaillé en improvisations dirigées, sur des thèmes qui étaient surtout là pour nourrir une recherche d'incarnation. Comment faire exister des corps, des voix, des individus ? Une bonne part de mon écriture est un prétexte à donner de la présence à des personnages.

Comment expliquez-vous cette récurrence, chez vous, du thème de l'enfance ?

Je ne sais pas... Mais, dans ce travail, j'ai eu l'impression qu'un espace s'ouvrait. Qu'en recommençant du théâtre avec des personnages adultes j'allais obligatoirement être enfermé dans mon cirque intérieur, reproduire ce que j'avais déjà fait. D'où ce sentiment, qui s'est confirmé, qu'en faisant vivre des enfants entre eux j'allais ouvrir de nouvelles cases. Dans les contes que j'ai adaptés et mis en scène (*Le Petit Chaperon rouge*, *Pinocchio* et *Cendrillon*), l'enfant était toujours envisagé par rapport à des adultes. Ici, les enfants sont des personnages à part entière, dans une autre réalité, ce qui a ouvert un imaginaire qui me plaît beaucoup.



« Contes et Légendes » propose une série de petits récits. ELIZABETH CARECCHIO

Le spectacle s'appelle « Contes et légendes », mais on n'y décèle pas de traces de contes canoniques, et il est plus directement ancré dans le réel que les contes classiques...

Il y a de l'ironie dans ce titre, bien sûr... Le conte est un mot-valise, qui va bien à ces formes brèves, à ces petites histoires indépendantes les unes des autres. La légende, elle, renvoie à la question de la part construite et imaginaire en chacun de nous, qui est vraiment au cœur du spectacle.

Comment avez-vous travaillé sur l'apparence de ces robots, qui sont joués par les comédiennes ? Il n'a jamais été question pour vous d'utiliser des machines ou des marionnettes ?

Non. Ce qui m'intéressait vraiment, c'était de mettre en scène des robots ressemblants, entre la créature vivante et la poupée. Un peu dans la lignée des deux *Blade Runner* – même si ces films m'ont beaucoup déçu – et de la série suédoise *Real Humans*. Trouver le léger décalage qui fait qu'on perçoit la différence, mais avec une marge suffisamment petite pour que ça ne devienne pas effrayant, que ne se produise pas « un effet Frankenstein ». Parmi les nombreuses recherches que j'ai effectuées sur la robotique pour préparer le spectacle, une théorie m'a particulièrement intéressé, celle dite de « la vallée de l'étrange », du roboticien japonais Masahiro Mori.

 **Lire aussi | [Le robot, un double étrangement inquiétant](#)**

Selon lui, plus un robot androïde est similaire à un être humain, plus ses imperfections nous paraissent criantes. D'où, jusqu'à présent, l'existence de robots clairement artificiels. Ce n'est qu'au-delà d'un certain degré de réalisme dans l'imitation, toujours selon Mori, que les robots humanoïdes seront mieux acceptés. Les nôtres, en tout cas, sont le résultat d'un travail sur les costumes, les maquillages, les perruques, et le jeu, bien entendu.

Les robots ont-ils des sentiments, dans votre spectacle ?

Cette question m'a occupé pendant des mois... Je suis allé dans une direction, puis je suis revenu en arrière. Je n'ai pas l'impression que ce soit ce que je montre, au final. Ces personnages de robots sont peu actifs, ils sont surtout spectateurs. Ils servent avant tout de révélateurs, ils mettent à l'épreuve cette question que je me pose depuis le début, sur ce que c'est que de vivre. Mais ce n'est pas ma démarche, ni mon pouvoir, de me saisir de cette dimension philosophique, j'essaie juste d'entrer dans des données sensibles, des pistes qui restent de l'ordre de l'intuition.

Fabienne Darge

Contes et légendes: la France avec les robots

CRITIQUE - Dans sa dernière création, Joël Pommerat imagine un monde où l'androïde est le meilleur ami de l'homme. Dis, Siri, s'agit-il d'une fiction?

Par **Philibert Humm**

Publié le 18 janvier 2020 à 07:01



Dans «Contes et légendes», la société Altaïr commercialise en effet des êtres artificiels ayant une apparence humaine. © Elizabeth Carecchio

Demain, les robots remplaceront les humains. Peut-être sommes-nous déjà demain. L'«*écrivain de spectacles*» Joël Pommerat a planté sa dernière pièce dans ce futur pas si lointain où les androïdes domestiques seront en vente libre. «*Parce que le corps est un moyen d'expression au même titre que les mots*», la société Altaïr commercialise en effet des êtres artificiels ayant une apparence humaine. Fini le temps des robots mécaniques et saccadés, avec une antenne sur le front et une prise secteur. Ceux-là ont une autonomie de dix à douze heures, apprennent de leurs erreurs, progressent et n'oublient jamais un anniversaire. Les familles en raffolent.

Nouvelle cohabitation

600 000 foyers ont déjà fait l'acquisition de Roby, modèle particulièrement fiable et dévoué, «*compagnon éducatif et pédagogique voué à assister l'enfant dans son processus scolaire*». D'autres robots sont affectés aux tâches ménagères ou se chargent de l'ambiance musicale...

Dans une succession de tableaux dont il a le secret, Joël Pommerat imagine les aléas de cette cohabitation nouvelle. Il ne s'agit pas là d'une énième dystopie où les machines prendraient le contrôle du monde et réduiraient les hommes en esclavage. Non, ces robots-là sont doux, fidèles et très serviables. Ils comblent à eux seuls le déficit affectif engendré par nos sociétés et sont bien souvent la seule épaule sur laquelle se reposer de sa solitude. Jamais un mot plus haut que l'autre, l'humanité leur sous-traite la préparation du dîner, l'éducation des enfants et bientôt l'expression de ses sentiments. Au fond, ce sont plutôt des humains qu'il y aurait lieu de s'inquiéter. La violence de leurs rapports sociaux, leur démission, leur paresse, remarquablement déclinées par cette troupe de jeunes comédiennes.

Comme toujours chez Pommerat, la charge est subtile, effroyablement cruelle et drôle. C'est là sans doute le plus grand tour de force de ces *Contes et légendes*: on rit. D'un rire qui grince comme un robot mal huilé.

• «*Contes et Légendes*» aux *Amandiers de Nanterre (92)*. Tél.: 01 46 14 70 00. **Horaires:** du mar. au sam. à 20 h 30, le dim. à 16 h. **Durée:** 1 h 50. **Jusqu'au 14 fév.**, puis en tournée.

les Inrockuptibles



© Elizabeth Carecchio

***Contes et Légendes*, les robots intimes de Joël Pommerat**

24/01/20 11h23

Par Patrick Sourd

Dans une dystopie où les humains cohabitent avec des androïdes consolateurs, le metteur en scène confronte une bande de jeunes actrices éblouissantes au sexisme ordinaire.

Un torrent d'insultes en guise des traditionnels trois coups. Concentré de violence verbale, la diatribe témoigne sans la caricaturer de cette langue que la jeunesse se forge pour se démarquer de la société des adultes. Débités en rafales, les mots rassemblés pour humilier sont d'une précision redoutable et ce flot d'obscénités sidère d'autant plus qu'il sort de la bouche d'un préado haut comme trois pommes.



Avec cette pièce qu'il titre avec ironie *Contes et Légendes*, Joël Pommerat commence par s'inventer en sociologue de terrain pour fonder sa fiction au plus près du réel. Rapportant

une scène de harcèlement sexuel, voici donc deux gamins qui s'en prennent à une fille du double de leur âge à qui ils tentent de toucher les seins.

Retour à une guerre ouverte entre les sexes transformant en prédateurs des petits mâles à peine sortis de l'école primaire, l'extraordinaire de cette entrée en matière réside dans le fait qu'elle n'est interprétée que par des filles. En choisissant de distribuer à de jeunes actrices des rôles de garçons, Joël Pommerat fait plus que se jouer des conventions du genre : il leur offre une opportunité aux allures d'exorcisme salutaire de vivre de l'intérieur les stratégies de leurs agresseurs.

Les robots, nouveaux garants de la paix sociale

Le metteur en scène multiplie les courtes scènes où il dénonce les rapports à couteaux tirés entre masculin et féminin et la rupture du dialogue parent-enfant, tout en élargissant le champ de sa fiction. Dans un futur proche, Joël Pommerat intègre au quotidien des foyers quelques robots domestiques experts dans l'art de la consolation. Ces humanoïdes, inspirés par les corps parfaits et les visages inexpressifs de ceux de la série suédoise *Real Humans* (2012), deviennent les nouveaux garants de la paix sociale.

Prenant à rebrousse-poil la critique développée contre la présence de l'intelligence artificielle dans les sphères intimes, l'auteur-metteur en scène s'amuse à en faire l'arme de lutte ultime contre l'effondrement des valeurs morales qui ramène les échanges entre humains à des rapports de domination basés sur le seul mépris de l'autre.

Il suffit à l'artiste d'un plateau nu et de quelques accessoires pour cadrer les situations explosives où lancer ses acteurs. Ce minimalisme laisse de la place à l'imaginaire des spectateurs, qui s'approprient alors l'esquisse théâtrale et la complètent avec leurs propres images mentales.

Reste la prestation exceptionnelle de cette troupe où, aux côtés de comédiens interprétant les adultes, de jeunes actrices se frottent avec une énergie sans pareille aux situations cauchemardesques d'un monde qui se résume à l'obscénité de sa masculinité exacerbée. Sans qu'aucun masque ne tombe pour mieux brouiller les pistes, *Contes et Légendes* est une incroyable partie de poker menteur, aussi nécessaire qu'inoubliable.

Contes et Légendes texte et mise en scène Joël Pommerat, avec Prescillia Amany Kouamé, Jean-Edouard Bodziak, Elsa Bouchain, Lena Dia... Jusqu'au 14 février, Théâtre Nanterre-Amandiers. En tournée jusqu'au 13 juin